

«J'apprends à travailler dans la joie», sourit Sylviane Tille

THÉÂTRE • «On ne badine pas avec l'amour» de Musset: un morceau de choix pour la jeune metteuse en scène fribourgeoise, en formation au Théâtre des Osses. Première ce soir.



Sylviane Tille dans la salle du Théâtre des Osses à Givisiez, en attendant les représentations d'«On ne badine pas avec l'amour».

VINCENT MURTH

FLORENCE MICHEL

On a envie de l'appeler Sylviane «Tille l'espiègle» lorsqu'elle enjambe énergiquement les rangs de fauteuils du Théâtre des Osses, ou plaisante sur ce sourcil qui pourrait «rebiquer» devant l'objectif du photographe. Ce théâtre, c'est chez elle. Elle y a d'abord joué, après sa formation de comédienne suivie au Conservatoire de Fribourg puis à l'École d'art dramatique de Lausanne qui l'a diplômée en 1999. Puis elle s'est tournée vers la mise en scène, «coachée» par Gisèle Sallin et toute l'équipe du Centre dramatique fribourgeois.

Ceux-ci ont mis sur pied pour elle une formation de cinq ans (elle est dans la 4^e) qui comprend des stages administratifs et techniques. A 29 ans, après avoir monté à Givisiez un monologue, *Marie*, et un texte contemporain, *Les muses orphelines*, Sylviane Tille a retourné ses manches pour empoigner une grande pièce du répertoire romantique, *On ne badine pas avec l'amour*.

Écrit en 1834 (la même année que Lorenzaccio) par un Musset de 24 ans, le texte au dénouement tragique raconte comment Camille et Perdican, pourtant amoureux fous,

sont incapables de s'abandonner l'un à l'autre.

«La Liberté»: Pourquoi avoir choisi Musset?

Sylviane Tille: – L'an passé, en préparant cette saison, Gisèle Sallin m'a dit: «Il serait temps que tu montes ton premier classique.» Je dois avouer que j'avais peur! Elle m'a fait lire *Les caprices de Marianne*, ça ne m'a vraiment pas parlé... Mais en lisant *On ne badine pas*... j'ai tout de suite vu des images des personnages, des ambiances.

Pourquoi le sujet vous touche-t-il?

– Deux jeunes qui n'arrivent pas à se dire leur amour, à s'ouvrir, à se dévoiler, c'est intemporel. Et ces deux orgueilleux qui s'entrechoquent, c'est assez proche de moi! Camille et Perdican sont faits l'un pour l'autre et n'arrivent pas à se trouver, à s'engager. Et puis la pièce me permet de travailler à la fois des personnages dans la tradition des jeunes premiers romantiques, des grotesques qui contiennent tous les personnages de comédie et du chœur antique. Quel plaisir que ce texte magnifique qui tient la route!

Pourquoi, après une formation de comédienne, avoir choisi d'apprendre la mise en scène?

– Au départ je voulais être peintre, j'ai toujours dessiné. Et puis à 16 ans j'ai rencontré Gisèle Sallin à son cours du Conservatoire, où une copine m'avait entraînée (je n'avais pas envie de devoir passer une audition). Gisèle m'a transmis sa passion. J'ai alors choisi l'art collectif qu'est le théâtre plutôt que l'art solitaire de la peinture. Mais comme le comédien sur scène ressent tout, mais ne voit rien, j'étais frustrée bien que j'aime vraiment jouer. Il m'a fallu du courage pour en parler à Gisèle, qui a dit: «Je suis à un âge où j'ai envie de transmettre mon savoir et j'ai besoin d'une assistante...»

Donc maintenant vous voyez tout! – Ouil! Et en plus ce qui est jouissif, c'est qu'en dirigeant les acteurs je joue tous les personnages, même Perdican!

Que représente pour vous Gisèle Sallin?

– Elle est vraiment une mère artistique. La formation qu'elle me donne me convient parce qu'elle a tendance à nous jeter à l'eau, «vas-y nage!» mais je sais que je peux revenir au bord vers elle et lui parler. Comme avec Véronique Mermoud, qui m'a d'ailleurs aidée en travaillant avec les comédiens pour le *Musset*.

Le romantisme de Musset exalte la souffrance. Faut-il souffrir pour créer?

– Dans ma vie, je me suis beaucoup fait souffrir moi-même, surtout à l'adolescence. Mais j'apprends à travailler dans la joie car on est tellement plus efficace dans l'énergie positive. Mais bien sûr les périodes de souffrance sont nécessaires, on apprend beaucoup dans les tunnels... Gisèle Sallin a toujours été un exemple de femme qui arrive à vivre en paix avec elle-même et à être lumineuse dans sa création.

Quels metteurs en scène appréciez-vous?

– J'aime beaucoup Andrea Novicov, son tempérament, sa folie. Et les spectacles d'Inna Brook me touchent beaucoup. *Une bête sur la lune* m'est gravé dans le cœur. J'ai besoin d'émotions, il ne faut pas que ce soit trop cérébral. Dans la mise en scène, le travail avec les émotions du comédien est très fragile, il faut arriver à transmettre. J'adore travailler sur l'interprétation.

Propos recueillis par FM

Du 29 janvier au 22 février au Théâtre des Osses à Givisiez (quatorze représentations), loc. 026 466 13 14.

On ne badine pas avec l'humour d'Alfred...

CRITIQUE • Pour sa première mise en scène «classique» au Théâtre des Osses, Sylviane Tille joue avec succès la carte du burlesque, aidée par une escouade de comédiens épatants. Et tant pis pour le romantisme de Musset...

C'était le triomphe de la jeunesse, jeudi soir au Théâtre des Osses pour la première d'*On ne badine pas avec l'amour*. A l'instar de Sylviane Tille, la metteuse en scène, la plupart des artisans à l'œuvre, toutes fonctions confondues, avaient moins de trente ans. A commencer par l'auteur, un certain Alfred de Musset, 24 printemps au compteur lorsqu'il écrivit cette pièce étonnante, initialement destinée à la lecture et inspirée probablement par sa liaison malheureuse avec George Sand.

Qui dit jeunesse, dit amour. Dit aussi passion, orgueil, cruauté et désillusions. *On ne badine pas avec l'amour*, c'est un peu tout cela, une comédie dramatique très novatrice pour son époque (1834), qui mélange allègrement les genres, sautant du badinage à l'emphase, du sarcasme à la tendresse, de l'humour au désespoir. L'histoire se résume en quelques lignes: ses études terminées, Perdican revient chez son baron de père. Celui-ci veut le marier à sa cousine Camille, un amour d'enfance. Mais les retrouvailles entre les jeunes gens sont plutôt glaciales. Camille, qui ne conçoit l'amour qu'allié à la perfection, ne souffre guère le caractère inconstant de son cousin. Perdican entreprend alors de faire la cour à une jeune paysanne, Rosette, histoire de faire bisquer Camille... Et tout cela va fort mal se terminer car on ne s'amuse pas impunément avec le cœur des jeunes vierges!

PERSONNAGES DE BÉDÉ

Pour sa première mise en scène d'une pièce du répertoire classique, Sylviane Tille a été séduite par l'aspect intemporel du sujet (lire «La Liberté» du jeudi 29 janvier). Ces jeunes gens qui s'aiment et qui ne veulent pas se l'avouer, en butte aux manigances de barbons grotesques, elle a choisi de les montrer comme



Yann Pugin et François Gremaud, s'éclatent dans des rôles caricaturaux à souhait.

ISABELLE DACCORD

des personnages de bande dessinée, égarés dans le décor abstrait d'un vieux film expressionniste.

Outrageusement grimés, engoncés dans des costumes criards (dus aux talents de la scénographe Julie Delwarde), le baron (Yann Pugin), Dame Pluche, sa gouvernante (Irma Riser-Zogai), le curé du village (Yves Jenny) et Maître Blazius, gouverneur de Perdican (François Gremaud) sont autant de caricatures vivantes, interprétées avec délectation par un quartette de comiques déchaînés.

Face à ces croûtons décatis, les jeunes gens semblent sortis d'un mélo de troisième ordre. Vincent Serrez en jeune premier pétant de fatuité, Céline Cesa en sainte nitouche hypocrite et Raïssa Mariotti en bergère trop naïve pour être honnête sont parfaits dans leur genre, sans avoir à forcer le trait. On rit beaucoup, on sourit souvent et l'on se délecte de la langue subtile du poète français.

Pourtant, à trop solliciter les zygomatiques du spectateur, la mise en scène peine à rendre crédible la face

tragique de la pièce, qui culmine dans un troisième acte aux accents pathétiques. Au point que le public s'esclaffe au plus mauvais moment, lorsqu'éclate le drame final. A trop badiner avec l'humour d'Alfred le rigolo, Sylviane Tille oublie en coulisses Musset le romantique. Mais on ne lui en tiendra pas rigueur. Parce que, franchement, terminer une pièce par «Elle est morte. Adieu, Perdican», ça ne fait vraiment pas sérieux...

ES
Théâtre des Osses, jusqu'au 22 février. Loc. 026 466 13 14. Internet: www.theatreosses.ch



THÉÂTRE DES OSSES

Le jeu dangereux de l'amour

Double première au Théâtre des Osses de Givisiez: Musset n'y avait jamais été joué et la metteure en scène Sylviane Tille ne s'était pas encore attaquée à une pièce classique. «On ne badine pas avec l'amour» oscille entre tragique et fraîcheur ludique, entre respect de l'œuvre et inventivité.

Après le monologue *Marie* et *Les muses orphelines*, Sylviane Tille s'est attaquée pour la première fois à une pièce classique. Sa mise en scène d'*On ne badine pas avec l'amour*, présenté jusqu'au 22 février au Théâtre des Osses de Givisiez, oscille entre respect de l'œuvre et fantaisie inventive.

Publiée en 1834, la pièce d'Alfred de Musset (1810-1857), auteur qui n'avait jamais été monté aux Osses, demeure d'une évidente actualité. Du moins dans ses thèmes, puisqu'elle se fonde sur une étude de sentiments qui traversent les siècles: ceux de deux jeunes gens qui n'osent ou ne savent s'avouer leur amour. Par orgueil, par jeu, par crainte de s'engager. S'y mêlent aussi l'égoïsme et une pointe de cynisme.

Dé retour chez son père, Perdican doit épouser sa cousine Camille. Mais la jeune fille repousse ses avances. Dépit, il courtise alors Rosette, jeune paysanne et sœur de lait de Camille. Suit un jeu pervers de jalousies et de non-dits, qui s'achève dans le drame. En parallèle à ce trio tragique, Musset a imaginé quatre personnages grotesques, le Baron – père de Perdican – deux ecclésiastiques et Dame Pluche, la gouvernante bigote de Camille. *On ne badine pas avec l'amour* mêle ainsi comique et tragique, selon le principe du «mélange du sublime et du grotesque» que Victor Hugo réclamait quelques années plus tôt pour le théâtre romantique.

Légèreté bienvenue

La scénographe Julie Delwarde a misé sur un décor non réaliste, Musset lui-même présentant les lieux de manière abstraite. Ses panneaux ne sont pas sans rappeler ceux d'un théâtre de marionnettes, référence qui convient parfaitement à ces personnages se brûlant à leur destin pour avoir voulu jouer avec le sentiment amoureux. S'y ajoutent quelques arbres stylisés, parfois à deux doigts de se transformer en mâts de cocagne. Au troisième acte, celui où l'atmosphère s'alourdit, l'espace s'est resserré. Le voici délimité par des rideaux, à la fois imposants comme des tentures et légers comme des voiles.

Cette légèreté est l'une des qualités du travail aussi bien de Sylviane Tille que de Julie Delwarde, qui a également joué sur le mélange classicisme et inventivité dans ses costumes aux tonalités subtiles. Le texte de Musset va si loin dans le drame (jusqu'à l'extraordinaire couperet final) qu'il ne supporterait pas d'être alourdi par la mise en scène. On en oublie ainsi la longueur du dialogue de la fontaine entre Perdican et Camille. C'est aussi une manière appropriée de rendre l'émotion de la scène où ils s'avouent leur amour, sans s'appesantir sur un style grandiloquent («O mon Dieu! le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'icibas! Tu nous l'avais donné, pêcheur céleste, tu l'avais tiré pour nous des profondeurs de l'abîme, cet inestimable joyau...»).

Distribution homogène

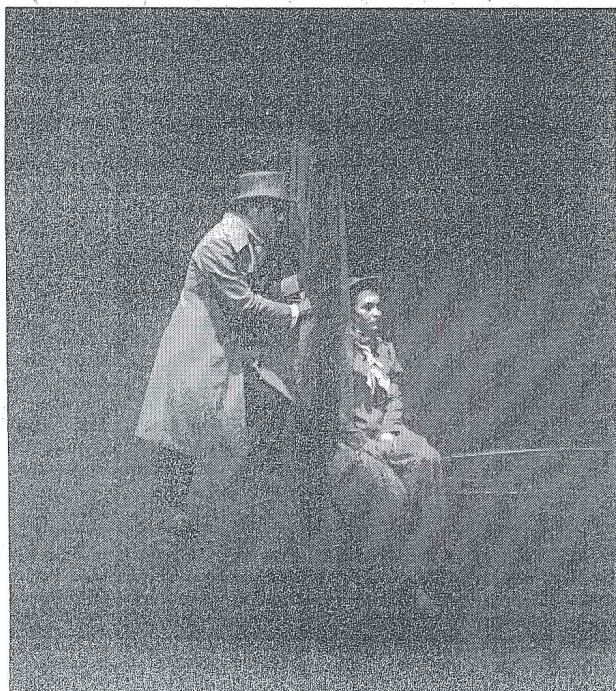
A l'inverse, la metteure en scène n'a pas craint de pousser les personnages comiques, en introduisant une fraîcheur ludique bienvenue. Avec en plus une idée pertinente: créer un vrai chœur de trois personnages masqués au lieu du seul villageois qui tient habituellement ce rôle.

Il faut dire aussi que Musset a soigné ce quatuor grotesque: que ce soit le Baron (Yann Pugin, très à l'aise), désespéré de voir ses projets se déliter, ou Dame Pluche (Irma Riser-Zogai, toujours aussi désopilante). De même pour les deux ecclésiastiques, buveurs et bâfreurs. Deux rôles en or, tenus de haute main par François Gremaud et un excellent Yves Jenny, qui retrouve avec bonheur la scène des Osses et se fait l'auteur d'un hilarant monologue.

De leur côté, Camille et Perdican (Céline Cesa et Vincent Serez) donnent avec justesse l'impression d'être toujours inconscients de leurs actes et dépassés par leurs effets. Alors que la victime de leurs jeux, Rosette (Raïssa Mariotti) se révèle touchante de naïveté. Autant dire que cette interprétation très homogène accentue encore l'impression de cohérence et la réussite de ce spectacle.

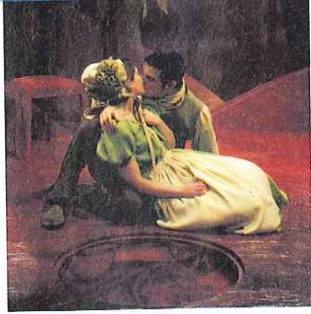
EB

Givisiez, Théâtre des Osses, jusqu'au 22 février. Les vendredis et samedis à 20 h, les dimanches à 17 h, jeudi 19 février à 19 h. Réservations: 026 466 13 14



I. Daccord

THÉÂTRE



ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

Mis en scène par la jeune Sylvianne Tille, le chef-d'œuvre de Musset se découvre sous des couleurs bien plus vives qu'à l'accoutumée. Dans un décor expressionniste fait de dégradés de rouge et de vert, les comédiens jouent avec aisance la carte du burlesque. Fantoches grotesques grimés à l'excès donnés en contrepoint au drame qui se tisse dans les filets de ces amoureux trop fiers pour s'avouer leur amour. De bouffonneries en fourberies, le burlesque cède peu à peu la place au tragique, tel un étau qui se resserre. Et le dernier acte, tout drapé de rouge, dénonce, solennel, les mains maculées de sang et l'impardonnable jeu de l'amour. | ASS

GIVISIEZ (FR). Théâtre des Osses.
Jusqu'au 22 février. Rés. 026 466 13 14.

Voyage au pays de Musset

THÉÂTRE En attendant la tournée de *Lorenzaccio*, qui s'arrête à Lausanne, voici *On ne badine pas avec l'amour*, joué ces jours à la fois à Fribourg et à Genève. Il ne faut jurer de rien, paraît-il, mais là, c'est sûr: on se régale souvent. Critique.

LES FAITS Le planning était attractif: voir deux fois la même pièce, le même jour, en deux versions et deux villes différentes. Départ à midi, direction Givisiez/Fribourg et le Théâtre des Osse, qui présentait *On ne badine pas avec l'amour*, en scolaire, devant un parterre de grands adolescents. Puis retour au bord du lac Léman, en début de soirée, dans la grande salle du Conservatoire de Genève, où les élèves-comédiens de troisième et dernière année jouaient à leur tour cette comédie dramatique d'Alfred de Musset (1810-1857), mais devant un public d'adultes. Un Musset qui fait un retour en force: dans quelques jours, voici *Lorenzaccio*, de passage entre Neuchâtel et Lausanne.



A Fribourg, Vincent Serez (Perdican) et Céline Cesa (Camille), les deux jeunes héros de cette comédie dramatique, s'exaltent avec pudeur et sincérité.

LDD/Isabelle Daccord



A Genève, Lucie Zelger (ici en couilluses) incarne une terrifiante Dame Pluche, sous un masque conçu par Werner Strub, du genre petite sœur de Freddy dans *Les griffes de la nuit*.

Laurent Guiraud

Le programme a tenu ses promesses, malgré les failles respectives des deux productions. A Fribourg, la mise en scène de la jeune Sylviane Tille (29 ans), qui a fait ses classes au Conservatoire de Lausanne, souffre d'une distribution inégale et d'un rythme trop lancinant. Son travail précédent, au même endroit, sur *Les muses orphelines*, du Québécois Michel Marc Bouchard, tissait plus étroitement le tact à l'audace. Trop de respect, trop de romantisme artificiel, pour une première approche du répertoire classique. En revanche, dans une scénographie astucieuse de Julie Delwarde, quelle drôlerie dans la partie burlesque et quelle présence, de la part de Céline Cesa, dans un dernier acte où se noue le drame!

Le canevas est limpide: le même jour reviennent au château du Baron son fils Perdican, qui a terminé ses études, et la cousine de ce dernier, Camille, sortie du couvent pour une brève visite. Dix ans auparavant, ces deux enfants s'adoraient: le Baron rêve de les voir aujourd'hui mariés. Pas de ça Lisette, clame Camille. Son homme, c'est Dieu. Du moins le croit-elle. Perdican, lui, peine à mettre une croix sur cette relation et actionne sa vengeance, par orgueil plus que par méchanceté: Rosette, la sœur de lait de la novice, en fera les frais cruels.

A Genève, pour des raisons pratiques, Jean Liermier a coupé toutes les scènes avec les villageois. Les enchaînements sont

parfois abrupts. Quant à la scénographie, faute de moyens, elle reste symbolique. La distribution, elle, confirme la valeur des récentes volées genevoises. Tout n'est pas pour autant maîtrisé. Il faut tendre l'oreille, par exemple, pour entendre un Perdican assez désinvolte. Joli trouble, en revanche, avec la substitution, en cours de pièce, d'un comédien pour une autre dans le rôle de Camille, au moment où celle-ci, quittant son costume strict pour une robe sensuelle, laisse parler ses sentiments. On y voit la patte de Jean Liermier (34 ans), metteur en scène subtil et inventif — par ailleurs comédien de haut vol: il fut le Tintin aérien lors de la création des *Bijoux de la Castafiore*, au Théâtre Am Stram Gram.

Le cœur pour pays

La comparaison avec la production fribourgeoise est délicate: un spectacle de troupe dans un théâtre bien équipé, côté Sarine; un travail de stage dans une salle plutôt vétuste, côté Rhône. Deux points communs, cependant. D'abord les masques, créations originales et superbes de Werner Strub, à Genève, pour les rôles grotesques, ou de comédie dell'arte, aux Osse, pour le chœur des villageois ricanants. Puis le texte, évidemment, publié

la même année (1834) que *Fantasio* et *Lorenzaccio*, à l'origine écrit pour être lu et non joué. Musset venait de vivre une passion tumultueuse avec George Sand; la rupture douloureuse sera source intarissable. Il décoratif ainsi d'une plume fluide et poétique les aléas de l'amour, entre désir d'absolu et difficulté à s'engager.

«Vous pensez peut-être que les classiques, c'est chiant», lançait l'autre jour sans détour Sylviane Tille aux ados dans la salle, avant le lever de rideau, en espérant qu'au final, ils seraient convaincus du contraire. A entendre les applaudissements, elle en a converti plus d'un. Même succès à Genève. «Mon cœur est un pays étrange où je fus voyageur», disait Musset. Ceux qui l'arpentent à leur tour grâce à lui font aussi un périple captivant.

MICHEL CASPARY

UTILE

► Givisiez/Fribourg, Théâtre des Osse, jusqu'au 22 février. Durée: 2 h 15 avec entracte. Location: 026 466 13 14. Infos: www.theatresse.ch

► Genève, grande salle de l'ESAD (angle bd du Théâtre-rue Petitot, à deux pas du Grütli), jusqu'au 14 février (20 h). Durée: 1 h 20. Entrée libre.

Le retour de *Lorenzaccio*

TOURNÉE Mise en scène par Anne-Cécile Moser, avec Robert Bouvier dans le rôle-titre, cette grosse production passe par Vidy.



Robert Bouvier (à gauche) dans le rôle-titre de «Lorenzaccio», et Philippe Polet (le duc de Médicis).

Del Cuito

C'était un vieux rêve de Robert Bouvier (42 ans): incarner Lorenzaccio, ce sombre héros d'Alfred de Musset. Il s'est concrétisé l'année dernière, à l'enseigne de la Compagnie du Passage, lié au théâtre du même nom, à Neuchâtel, dont le comédien est le directeur. Une grosse production, mise en scène par Anne-Cécile Moser, regroupant une dizaine de comédiens romands et français, dont l'immense Serge Merlin et la remarquable Madeleine

Assas. Décor spectaculaire pour ambiances crépusculaires: en deux heures, «des hommes et des femmes jouent dangereusement avec leur destinée, dans la Florence corrompue des Médicis, entre carnaval et cauchemar, course effrénée aux plaisirs et quête désespérée d'idéaux chimériques».

Le spectacle est d'abord repris à Neuchâtel, avant de partir en tournée: Bienne, Espace Moncor (Fribourg) ou encore Théâtre Vidy-Lausanne, sur la grande

scène. Il faut de l'espace en effet, pour cette pièce redoutable, à la fois Everest du répertoire et fleuve sauvage. Peu s'y attaquent; en Suisse romande, sauf erreur, depuis vingt ans, c'est la deuxième fois seulement, après Séverine Bujard, en 1986, au Théâtre de Carouge. La version neuchâteloise ne cache pas certaines influences (Teatro Malandro, Matthias Langhoff), privilégie une dramaturgie nerveuse (beaucoup de coupes dans le texte) et utilise à fond la machinerie théâtrale. Une aventure courageuse et forte.

M. Cy

UTILE

► Neuchâtel, Théâtre du Passage, le 26 février (20 h) Location: tél. 032 717 79 07.
► Espace Moncor, Fribourg, le 5 mars (20 h 30). Location: tél. 026 350 11 00, Fnac ou www.espacemoncor.ch
► Théâtre Vidy-Lausanne, du 9 au 27 mars. Location: tél. 021 619 45 45 ou www.vidy.ch

La mer et les pirates comme on en rêve

Dans *L'île de Black Mor*, film d'aventures poétique, Jean-François Laguionie transmet sa passion du grand large.

ANIMATION Un dessin animé attachant, sensible et délicat sort sur les écrans. *L'île de Black Mor* est l'œuvre du Français Jean-François Laguionie qui illustre la grande tradition française dans le domaine: celle de Paul Grimault (*La bergère et le ramoneur*, 1952). Bisontin, né en 1939, Laguionie a d'abord réalisé des courts métrages (distinction en 1965 au

Festival d'Annecy pour *La demoiselle et le violoncelliste*, son premier opus). Il s'installe ensuite dans le Gard (1979) où il aménage son propre studio, La Fabrique. Il débute dans le long métrage en 1985 avec *Gwen ou Le livre de sable* primé à Annecy et Los Angeles.

Dans *L'île de Black Mor*, son troisième long métrage, il est question d'un adolescent, pensionnaire d'un orphelinat tout proche de la mer. Imaginant un fantôme à la fois grand pirate, compagnon et père (Black Mor), le Kid rêve de l'égaliser. Il s'enfuit de l'établissement et avec deux aventuriers s'empare d'un bateau des douanes, se livre à des actes de piraterie et sa lance dans la chasse au trésor de Black Mor. — **Votre premier court métrage, primé à Annecy, a représenté un**



Le jeune héros part à l'aventure.

DR

tendu. Je me considérais comme un bonhomme sans expérience qui avait tout à apprendre, mais qui était bien entouré. Paul Grimault m'a transmis l'essentiel

écouter et qui ne se comportait pas en maître. C'était amical, mais très professionnel. J'allais chez Paul pour parler de mes propres histoires. Mais c'est

teur. Il possédait l'art de la mise en scène.

— **A quoi tient votre attrait pour la mer?**

— Ça remonte à mon enfance où

fabricait des bateaux dans son jardin et je crois que l'attrait de la mer est né de ses créations. Je me suis mis à écrire à partir de 15 ans, mais pour moi.

— **Comment expliquez-vous les relations entre votre héros et Black Mor le pirate?**

— Pour que le héros puisse se débarrasser du père (en l'occurrence Black Mor), le héros doit aussi se débarrasser du trésor caché par le père, et à ce moment-là seulement, il se trouve prêt pour le bonheur, enrichi qu'il est de la connaissance acquise au cours de sa quête. L'idée d'une femme déguisée en moine comme amoureuse est liée au fait que sur les bateaux pirates les femmes n'étaient pas admises. On devine assez tôt que le moine est une femme. Les rapports entre le Kid et le moine sont ceux d'ados, de soigner, avant d'être plus

PUBLICITÉ ● ● ● ● ●
galeries musées
collectifs d'artistes designers
associations éditeurs d'art
presse culturelle
www.europart.ch
EUROPART